



THÉÂTRE 2.21

Observations

A la lecture de la programmation du 2.21 pour cette saison 2015-2016, certains thèmes sautent aux yeux : folie, délire, pulsion et rébellion, masculinité et féminité, perception et autofiction... la liste n'est pas exhaustive. Ces problématiques ont leur histoire et outre leur ancienneté, une de leurs caractéristiques est qu'elles n'appartiennent à aucun art, à aucune science, pas plus qu'à une culture ou à une époque mais à l'esprit humain.

Cette universalité n'empêche pas, au contraire elle incite, à essayer de comprendre comment et pourquoi le théâtre se nourrit de ces thématiques, de tirer un fil et de voir où il nous guidera.

Cette saison, le 2.21 m'ouvre ses portes. Pour moi, c'est un terrain inconnu. Alors, je me balade au gré des thèmes que je pioche dans la programmation de la saison 2015-2016. J'essaie de raconter une histoire, de l'illustrer et de poser des questions.

Lucien Bridel

*Né à Lausanne en 1982,
j'ai passé mon enfance à l'étranger. J'y ai appris à observer, à être spectateur.
J'aime bien cette posture,
elle ouvre et permet de cogiter sur tout.
Adolescent, je me suis initié à la paternité et étudiant, à la philosophie et à l'anthropologie.*

Les arts qui naissent du délire

Ceux qui jetteront un coup d'œil à la programmation 2015/2016 du 2.21 remarqueront peut-être certaines récurrences thématiques. La première est la folie. Diverses mises-en-scènes semblent vouloir l'explorer, soit en convoquant des œuvres d'auteurs considérés ou diagnostiqués comme fous, soit en évoquant les tourments de personnages imaginaires ou non, hors normes. D'un point de vue historique, cette investigation n'est guère propre au théâtre contemporain, elle est propre au théâtre et aux arts de la scène depuis qu'ils existent et peut-être même avant.

Il est probable que la manière de fouiller les âmes ainsi que la façon d'être fou, varient sensiblement selon les époques et les contextes. Le socle conceptuel de l'étude de la folie, la psychiatrie, n'est-il pas le couple, contingent au possible, de « normalité-anormalité » ?

Cependant, si l'étude des âmes et la façon d'être fou subissent des variations dues à l'environnement historique et socio-culturel, cela ne signifie pas que les fondements de la maladie mentale, et des délires, n'aient aucune dimension universelle. Ainsi, on peut considérer les divers types de folies comme des variations sur un même thème.

Le vin et le délire

La mythologie grecque raconte le théâtre, le chant et la danse comme étant les arts qui naissent du délire. Dionysos les instaure après avoir révélé aux hommes sa grande découverte qu'est le vin. Le vin cause l'ivresse, et l'ivresse le délire, qui à son tour, permet aux êtres humains de se rapprocher des dieux et de l'invisible.

Dès lors, le théâtre, le chant et la danse sont autant de manières de maîtriser les désordres du délire, afin que celui-ci soit libérateur et aboutisse à la communion avec les dieux dans la joie ou la tristesse. Nous sommes prévenus : ceux qui ignorent cette raison d'être du vin, causent des désastres. Ils ne maîtrisent rien et sombrent dans une folie insensée. Ils agresseront le premier bouc-émissaire venu, puis tenteront de cacher leur crime, une fois dessaoulés, dans une mascarade qui provoquera d'autres malheurs.



C'est quoi ce délire ?

On retrouve la conception du délire comme clé ou voie d'accès à un monde surnaturel ou métaphysique dans le chamanisme. On notera que Dionysos, ainsi que certains philosophes grecs, sont régulièrement assimilés à des chamans par des anthropologues.

Si l'on se réfère à la pensée chamanique, le délire, c'est la possession, et le chaman entre en contact avec le monde des esprits par son entremise. Le maître du désordre chante, danse, s'agite et invoque le monde de la « surnature », le monde qui anime la nature. Et si les origines et le rôle du théâtre, c'était cela, rencontrer ce qui nous anime, dans la joie ou la tristesse ?

Lectures

- « Essais d'ethnopsychiatrie générale »
de Georges Devereux (Gallimard)
- « Possession et chamanisme, les maîtres du désordre »
de Bertrand Hell (Champ essais)
- « Les dieux de la Grèce »
d'André Bonnard (éditions de l'aire)

Documentaire

- « Chaman, les maîtres du désordre »
de Jean-Michel Corillion (2012),
<https://www.youtube.com/watch?v=R5BwdaksNPs>

Dieu est mort

Selon Nietzsche, auteur de cette formule que nous connaissons tous, la mort de Dieu est le grand événement contemporain. Nous avons tué Dieu, nous qui l'avions inventé. Notre foi en lui était destinée à s'éteindre. La mort de Dieu n'est pas une prophétie mais un constat : chaque ère, après une phase de création, de conquête, de découverte et d'amour de la vie connaît l'épuisement, la décadence. Face à cela, Nietzsche veut créer de nouvelles valeurs et rendre un sens à l'existence.

Symptômes

A la fin du XIX^{ème} lorsque Nietzsche annonce « Dieu est mort », les stigmates principaux de la décadence sont le recul de la foi et la montée du scientisme. Cependant, les fondements de ce que Nietzsche nomme le nihilisme, toute philosophie, morale ou religion qui dénigre la vie, remontent au platonisme de la Grèce antique et à la morale judéo-chrétienne coupables d'avoir déprécié la réalité au profit de chimères telles que le monde des idées ou le paradis.

Le recul de la foi se manifeste par le fait que la religion ne structure plus la vie collective et individuelle dans sa totalité. Désormais, la foi est affaire privée.

Le scientisme quant à lui, professe que tous les problèmes relatifs au monde et à l'humanité peuvent être résolus par la méthode scientifique.

Recul de la foi et montée du scientisme donnent naissance, selon Nietzsche, à un nouveau nihilisme qui rejette les valeurs du passé et veut instaurer une société nouvelle, un véritable paradis sur terre. Nouvelle chimère, l'histoire n'est pas avare d'exemples pour le démontrer.

Depuis le constat de Nietzsche, pas grand' chose n'a changé. Nous ne sommes pas encore capables de fonder de nouvelles valeurs, de donner un sens à la vie, d'aimer celle-ci par de-là le bien et le mal qu'elle impose. Nous préférons choisir les chimères, les illusions de nihilistes et fanatiques de tout poils ou consommer pour conjurer la solitude et l'angoisse. Nouvelles illusions.

Théâtre des Dieu(x)

C'est ici que nous pouvons tenter un lien avec une thématique issue de la programmation du 2.21 : l'autofiction.

Rappelons brièvement que le théâtre, le chant et la danse sont d'abord, dans les sociétés polythéistes et animistes, bien souvent les deux aspects se confondent, non pas des arts comme nous les définissons aujourd'hui, mais des formes de rites sacrés.

Dans de tels mondes, le divin et le spirituel ne sont pas coupés de la réalité, du moins au sens où nous comprenons le concept de réalité. Dieux et esprits habitent le monde. Ils sont là, partout, bien réels, bons, mauvais, capricieux... ils nous ressemblent. Peut-être vivent-ils dans une autre dimension, mais ils sont aussi avec nous et en nous. Une fois ce lien coupé, une fois les dieux chassés, tués et les esprits disparus, la conception d'au-delà change et se retire dans l'abstraction. Dès-lors, les rites sacrés comme le théâtre, le chant ou la danse ne visent plus à rencontrer ceux qui nous animaient. L'art existe pour lui-même et devient un moyen d'expression au sens strict et non plus une façon de communier avec les dieux.

Théâtre du Moi(s)

Dieu mort, l'homme perd une explication d'ordre spirituel du monde et de lui-même. Qu'il se regarde dans son miroir, il est seul. Les courants qui le traversent ne sont plus l'influence ou la manifestation de tel ou tel phénomène divin ou surnaturel. C'est lui, c'est moi seul. Un moi multiforme dont certains aspects sont cachés au fond de lui-même. L'unité du moi que garantissait la croyance en des influences divines ou surnaturelles a disparu. On ne va plus à la rencontre d'entités qui nous animeraient, mais à la rencontre de soi-même. Le face-à-face peut faire perdre la raison, il peut torturer, devenir si intense, qu'il faut l'exprimer, le montrer aux autres, le partager pour le magnifier. Dès-lors quoi d'étonnant que de choisir pour ce faire le théâtre, le chant, la danse ou toute autre forme d'art ?

Mais, la chimère n'est jamais bien loin. Si l'on s'inspire de Nietzsche et de ce que nous voyons, l'attitude nihiliste propre à la société de consommation dans laquelle nous vivons, serait de faire du moi une valeur. De monétiser le moi et de sous-entendre que si la vie ne vaut rien, moi je vaudrais quelque-chose. Bref de faire du moi, un bien de consommation, une marque, un slogan au détriment de ce qu'il est réellement par rapport et dans la vie réelle.

Aux arts de la scène de continuer à être les fils du délire dionysiaque et non les esclaves nihilistes du dieu argent... aux arts de poursuivre l'exploration du moi pour y trouver du bien, du mal mais aussi, peut-être, de nouveaux sens à donner à la vie.

Lucien Bridel

Lectures

- « Nietzsche » de Stefan Zweig
- « Le combat avec le démon » de Stefan Zweig
- « Nietzsche, l'antisystème » Philosophie magazine

Film

- « Nietzsche, un voyage philosophique » d'Alain Jaubert
<https://www.youtube.com/watch?v=V40OVIOMPY>

Edito du programme mars-juin

De la beauté du geste inutile

Lorsque l'on m'a proposé d'écrire cet éditto, je me suis mis en quête d'un sujet... J'étais inquiet car j'ignore tout des combines et coulisses du milieu dit culturel. On m'a vite rassuré : personne ne lit l'éditto, y a pas à se creuser la tête, il faut juste pondre quelques lignes. Il faut, bien sûr, mais cette nécessité relève plus des conventions en matière de brochures et de programmes que d'une utilité quelconque...

Je ne peux pas écrire ces lignes qui ne servent à rien, dans un but purement éditorial. Je dois revendiquer autre chose, comme la beauté du geste inutile par exemple. Voilà, je me plie à l'état d'esprit d'un autre temps. Etat d'esprit qui s'incarnait dans la gratuité des actes et des pensées : créer pour créer, écrire pour écrire, connaître pour connaître...

Force est de constater que cette façon de concevoir est non seulement désuète mais en voie de disparition, submergée qu'elle est par la bouillie égocentrique, nihiliste et utilitariste des temps qui courent. Pour un homme qui goge dans le siècle de la célébration et de la marchandisation de soi, dans le siècle de la vanité, écrire ne serait-ce que 140 signes pour personne, est une épreuve d'humilité.

Décidemment, nous n'avons plus aucun style : nous oublions que nous sommes poussières d'étoiles et nions le fait que personne n'est important. Je termine donc ces quelques lignes en interdisant à quiconque de les lire, cela conférerait à cet éditto une utilité qu'il n'a pas. En revanche, les commentaires ou les critiques ne sauraient être proscrits, ce serait vaniteux.

Lucien Bridel

